HOMMAGE

DES

PARISIENS,

A LEURS FRERES D'ARMES

PROVINCIAUX,

ET A MOMSIEUR

DE LA FAYETTE,

Commandant de la Garde Nationale de Paris, & Major-Général de toutes les troupes Confédérées.



A PARIS,

Chez ROZÉ, Imprimeur National, rue des Prêtres S. Severin, N°. 8.

1790.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

HOMMAGE
DES PARISIENS,

A leurs Freres d'armes Provinciaux, & à M. de la Fayette, Commandant de la Garde Nationale de Paris, & major-général de toutes les troupes confédérées.

Nos Freres et amis,

La liberté vient enfin habiter parmi nous, nous n'allons plus faire qu'une feule famille, le ferment que nous avons prêté, en eft un gage assuré. Quelle gloire n'acquerrons-nous pas chez les nations qui nous avoifinent! O nos chers freres, qui ofera maintenant nous attaquer! La force, l'union, tous les avantages que procure la liberté, nous va rendre invincibles Quel plaifir, quelle joie ne ressentons-nous pas de l'alliance facrée que nous venons de faire; les François, jadis fous la domination tyrannique des defpotes de toutes les classes, viennent de fe régénérer. Les ennemis du bien public, femblables aux oifeaux de la nuit, font allés fe cacher dans l'ombre, pour n'être pas

atteints de lalu miere qui vient de nous frapper & les yeux & le cœur. Qu'ils sont malheureux ces êtres insociaux, qui voyent avec chagrin, leur empire anéanti. Leurs efforts ont été inutiles, graces à votre courage, à votre activité; ils se flattoient les scélérats de pouvoir vous subjuguer. Leurs intrigues & leurs cabales ont été vaines; ils ont fait verser, dans plusieurs de nos provinces, le sang de nos freres, & ils ont été confondus. Vous les avez anéantis, braves Bretons; c'est vous qui, les premiers, avez appris à cette noblesse insolente, que les hommes sont nés égaux, que la société peut se conserver par l'accord intime des êtres qui la composent, & non par l'autorité tyrannique. Le jour heureux qui nous a rapprochés tous, est le 14 juillet; si ce jour nous a causé quelques allarmes, nous en sommes bien dédommagés par son anniversaire. Paris a rassemblé en ce jour, tous les enfans de la France, nous nous sommes identifiés avec eux, nous n'avons plus fait qu'une même famille. O braves citoyens de toutes les provinces de la France, recevez en ce jour nos hommages, vous les méritez, comme nos freres, comme nos amis, comme nos compatriotes.

Et toi, la Fayette ! toi qui de concert avec le citoyen que le génie tutélaire de la France nous

a donné pour Maire, quelles peines ne t'es-tu pas données pour nous ſauver des dangers qui nous menaçoient ? Sans toi, notre courage eût été inutile. C'eſt à tes ſoins, à ta vigilance, à ta tendre ſollicitude que nous devons notre liberté. Tu as assuré notre exiſtence, en ſacrifiant, pour ainſi dire, la tienne. Que d'attentats, que de complots n'as-tu pas fait avorter ! Les infames Ariſtocrates avoient tout mis en œuvre pour nous perdre, pour nous anéantir, & pour nous faire reprendre les fers que nous avions eu tant de peine à briſer, tu as rendu leurs manœuvres inutiles, tu les as fait rentrer dans le néant. Leur fureur s'eſt diſſipée comme l'ombre. Tandis que nous tremblions pour tes jours, tu veillois ſur les nôtres. Auſſi notre attachement à ta perſonne eſt ſans bornes. Inutilement a-t-on voulu nous donner des ſoupçons ſur ta conduite, les croassemens de tes ennemis n'ont fait que fatiguer nos oreilles, ſans affecter nos cœurs.

La France a dû ſa liberté à un miracle. Tous les événemens qui ont eu lieu dans cet empire fortuné, n'ont rien de relatif avec aucun de ceux qui, juſqu'ici ont eu lieu dans les empires. Les Anglois, pour avoir une conſtitution libre, ont verſé leur ſang pendant vingt années, & ils n'en ont qu'une informe. Leur état eſt toujours diviſé

par les cabales, les intrigues de tous les genres. La nobleſſe, c'eſt-à-dire, les grands, ſont toujours les maîtres des opinions, & ils n'ont que l'ombre de la liberté. Mais nous, qui nagueres vivions dans le plus triſte eſclavage, nous triomphons de tous les partis. La Nobleſſe, le Clergé, qui nous avoient réduit à cet état de mort, qui nous dominoient, pour ainſi dire, avec audace, ſont rentrés dans la claſſe du peuple, dont ils prétendoient être les maîtres, quoiqu'ils n'euſſent d'autre mérite que la fortune que les aïeux des uns, & l'aſtuce des autres leur avoient procurée. Si ces êtres égoïſtes & ennemis de leurs ſemblables, ont fait verſer le ſang de nos frères, nous les avons punis par le retranchement des privilèges que nos pères leur avoient ſi bonnement accordés. Ils ont beau crier à l'injuſtice, leurs clameurs ſe perdent dans l'air, ils faut qu'ils cedent à la raiſon, au patriotiſme, à la conſtitution, & à la fédération, qui ne fait plus de toutes les Provinces de la France qu'un peuple de frères. Trop long-temps ils nous ont tyranniſés ; le mal qu'ils ont voulu nous faire eſt retombé ſur eux.

Quel effroi ne doit pas cauſer à ces Ariſtocrates le pacte que nous venons de faire ? S'ils ſe flattoient de pouvoir faire naître une contre-révolution, au moment où la France ſe trouvoit réunie,

ils doivent maintenant en ſentir l'inutilité, & s'il reſte encore dans l'ame de ces êtres, ennemis de la liberté, quelque germe de la générofité Françoiſe, ils doivent rougir de s'être montrés récalcitrant à notre régénération. Mais, s'ils s'obſtinoient à vouloir continuer leurs manœuvres, que deviendroient-ils ? Vingt-quatre millions de frères réunis par un même motif, par un même ſerment, dont les bras ſont armés pour la cauſe commune, les extermineroit tous.

O vous, nos frères, nos amis, nos compatriotes, qui êtes venus jurer avec nous, ſur l'autel de la Patrie, pour vous & vos concitoyens, le pacte fédératif qui nous cauſe tant de joie, lorſque vous retournerez dans vos foyers, racontez à vos enfans, à vos femmes, à vos amis, l'allégreſſe avec laquelle nous vous avons reçus. Dites-leur qu'un même lien nous attache, que nos cœurs & nos bras ſont à vous, pour anéantir les ennemis de l'état qui oſeroient nous attaquer ; que nous ne devons nous déſunir qu'à la mort. Dites-leur l'attachement que nous portons à notre Général, les précautions ſages qu'il a priſes pour aſſurer notte tranquillité. Dites-leur que le jour de la fête fédérative, où le ciel ſembloit s'unir aux ennemis de l'état, où la pluie & les vents nous fatiguoient, nous endurions avec plaiſir, ces intempéries de

l'air. Dites-leur les hommages mérités que tous les patriotes, femmes & hommes, lui ont prodigués. Qu'il ſerve de modèle à tous les commandans de vos départemens reſpectifs.

Rappellez-leur, ſur-tout, le 14 Juillet, époque doublement mémorable, où la Baſtille, cette fortereſſe, élevée par la tyrannie, a été détruite par vos frères, par vos amis, par les Pariſiens, & le pacte à jamais mémorable que vous avez fait avec eux à pareil jour, pacte qui aſſure pour toujours la liberté françoiſe.

Qu'ils gémiſſent, ces Ariſtocrates, qu'ils ſe cachent, & qu'ils tremblent, car leur ſang impur pourroit bien ſouiller la terre, & conſommer le ſacrifice que nous faiſons à la liberté; leurs yeux n'étoient pas dignes de voir la lumière qui éclaira un ſi beau jour.

L'armée Françoiſe, aujourd'hui, n'eſt plus qu'une armée de citoyens; la valeur & le patriotiſme feront le ſeul mobile qui fera agir le ſoldat; les tyrans ne ſe ſerviront plus d'elle pour ſatisfaire leur ambition; elle ne combattra plus que pour l'intérêt général.

Braves Confédérés, remportez avec vous la ſatisfaction avec laquelle nous vous avons accueillis; remportez avec vous les ſentimens de fraternité que nous vous avons témoignés. Si quelque voiſin jaloux oſe jamais vous attaquer, comptez ſur notre amitié, ſur notre courage, & que nous leur ferions payer cher la témérité qui les auroit portés à une pareille entrepriſe. Le vainqueur des Anglois, l'un des libérateurs de l'Amérique, la Fayette eſt à notre tête, nous ſommes invincibles.

F I N.